

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

GABOURY-DIALLO, Lise (2008) *L'endroit et l'envers*, Paris, L'Harmattan, 135 p. [ISBN: 978-2-296-06269-6]

Denis Combet

Volume 22, Number 1, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006046ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006046ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Combet, D. (2010). Review of [GABOURY-DIALLO, Lise (2008) *L'endroit et l'envers*, Paris, L'Harmattan, 135 p. [ISBN: 978-2-296-06269-6]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(1), 91–95. <https://doi.org/10.7202/1006046ar>

ravageuse» et une «déchirure d'huîtres / griffant les poignets chétifs» (p. 22).

Les lecteurs de *Si longtemps déjà* ne devraient pas s'attendre à une division thématique dans ce recueil, sinon à une unité au niveau du contenu, stylistique et formelle par le truchement de l'écoféminisme dont la voix narrative prépondérante émane une rage. L'esprit emprisonné, le corps paralysé, le ton de *Si longtemps déjà* est celui d'un cri strident contre la corruptibilité de l'être, mais contre tout espoir, un cri sourd. C'est le désespoir qui prime et qui regroupe plusieurs poèmes tels que «Quicksand» où la paralysie rappelle les *Hollow men* de T.S. Eliot. Le poème «Enterrements», une danse macabre sanglante pour les «*hopelessly crippled souls*» (p. 41), renforce davantage ce propos et fait entendre l'écriture diglossique comme la condition inéluctable d'une politique linguistique irréconciliable, vis-à-vis de la langue du marché, la langue du colonisateur, du ravageur, de l'autorité et surtout de l'Autre.

Antonio VISELLI
University of Toronto

GABOURY-DIALLO, Lise (2008) *L'endroit et l'envers*, Paris, L'Harmattan, 135 p. [ISBN: 978-2-296-06269-6]

Le recueil de poésie de Lise Gaboury-Diallo, *L'endroit et l'envers*, est une réflexion sur les questions d'identité et d'altérité soulevées lors des migrations de l'auteure au Mali et au Sénégal en 2006. C'est ce que nous indique la rubrique située en fin de livre, «Notes sur *L'endroit et l'envers*» (p. 129-131), qui souligne aussi l'ambiguïté et la complexité du monde africain décrit, où se côtoient, par des contrastes abrupts ou par des mouvances plus subtiles, des réalités souvent contradictoires ou du moins difficilement discernables.

La démarche de l'auteure, empreinte de respect envers l'autre, a pour but de transcender ces différences tout en exposant d'une manière objective des réalités de nature violente ou profondément humaine. Si le projet d'écriture s'élabore en théorie autour de trois axes thématiques: la problématique du moi, les impressions de l'autre et des «zones grises», l'auteure admet aussi les limites d'une telle stratégie d'écriture, et finalement opte pour une structure plus artificielle en s'inspirant

de la méthode de l'Oulipo. Les titres des trois parties respectent l'ordre alphabétique de A à Z avec certaines nuances: aa, ab, ac...az pour «le moi»; aa, ba, ca... za pour «l'autre»; au, bu, cu... zu pour «les zones grises». De fait, la structure poétique de l'œuvre se justifie par les incontournables concepts de l'endroit et de l'envers, et prend la forme d'une nébuleuse où les thèmes élaborés reviennent régulièrement selon les multiples perspectives offertes par l'analyse de l'autre et de l'ailleurs.

Dans la première partie du triptyque, «Matières à l'endroit: *abécédaire du Moi*», l'auteure remet en question son rôle d'écrivain peintre du réel. Le poème incipit «à: anonyme» ouvre le bal en posant une question-clé: l'empire des signes, la force des mots, formés «non pas de contraires mais d'extrêmes possibilités» (p. 13) sont-ils plus révélateurs que l'architecte lui-même et l'expérience que l'écrivain étale comme un miroir sur le blanc des pages? Le projet d'écriture est-il justifiable, la vie et ses mystères valent-ils la peine d'être écrits, la quête irréaliste de l'écriture est-elle illusion («absinthe», p. 14-15; «achèvement», p. 16-17)? Devant ces incertitudes, l'auteure, prudence oblige, se métamorphose en un Montaigne moderne, un observateur qui agit en souplesse devant les fluctuations imprévues de la vie. Sa démarche «bowiesque» du caméléon philosophe est un art d'adaptation supérieure qui la mène, et nous guide par la même occasion, sur les chemins de la rencontre du moi et de l'autre: une symbiose entre la prise de conscience du moi en l'autre se veut le fer de lance de la méthode d'analyse du poète («adaptabilité», p. 18; «ajustée», p. 25; voire «attendre», p. 40), même si la découverte de soi à travers l'autre, instant caressant le sublime, admet ses limites devant les multiples facettes du monde et des êtres en perpétuel mouvement («aérobic», p. 19). Plusieurs poèmes en jonction avec les intentions de l'auteure et sa responsabilité d'écrivain mettent en lumière l'impuissance du créateur confronté à la vérité insondable de la complexité du monde (voir entre autres «analogies», p. 31).

Les autres poèmes de cette première partie initiatique accentuent, en divers exemples particuliers associés à l'autre (un être aimé en particulier ou un simple inconnu) et à l'ailleurs, des thèmes récurrents. Réapparaissent régulièrement notre angoisse et notre solitude devant la mort qui efface tout, création et mémoire («affres», p. 20), et notre impuissance

devant les limites du corps et de l'esprit («akinésie», p. 26-27; «alluminaire», p. 28-29). La difficulté de confronter la mort physique, omniprésente tout au long du recueil, de même que l'impossibilité de mourir à soi-même («avé», p. 42-43), trouvent leur opposé dans la puissance de l'amour («aquarelle», p. 36; «assidue», p. 38-39; «aube», p. 41). La présence de l'être aimé devant les forces de l'habitude paralysante ou le processus irréversible de la vieillesse («agrippée», p. 21; «airelles», p. 24; «ambivalences», p. 30; «aorasia», p. 33-34) pointent comme un remède sûr. Cette omniprésence du thème de l'amour pour l'autre, voire sa reconnaissance («Awa», p. 44-45), est traitée sous divers angles dans cette première partie, centrale à l'équilibre du poète et donc pierre de touche de la compréhension de l'autre. D'autres idées sont esquissées: le désir de rendre justice à l'autre, c'est-à-dire l'intention de respecter son humanité, qui passe par une acceptation de la souffrance («ayant-droit», p. 49), la prise de conscience de la bêtise humaine et des combats inutiles («ahurie», p. 22-23).

Cette première partie, plus abstraite et plus difficile à saisir, liée à la conscience profonde de l'auteure, reste avant tout une invitation à un voyage intérieur («axes», p. 46-48). Migrante endurcie et voyageuse de l'esprit, l'auteure saisit dans toute sa multiplicité et son ambivalence les espaces de l'endroit et de l'envers («azimuts», p. 50-51). S'en dégage un nouveau concept: parvenir à la dignité humaine est un véritable combat avec soi-même et l'autre, qui nécessite néanmoins une grande ouverture d'esprit.

«Table de matières: *l'envers aux antipodes ailleurs*», la deuxième partie du recueil, projette le lecteur au cœur des mondes et des consciences métissés. Le premier poème «à: autrui», transitoire, est un cri d'appel à ceux qui sont marginalisés par l'histoire des vainqueurs, où l'autre, qu'il soit Amérindien ou Africain,

n'est que chimère d'histoire
sans voix
l'incompris le colonisé le méprisé le maltraité (p. 57).

L'être des minorités est ainsi brisé, un voyageur sans destination («basculer», p. 56). Ce versant du recueil permet à l'auteure de cerner les différents maux auxquels l'autre est confronté. Les grands fléaux qui accablent les pays africains

(et par extension tous ceux du Tiers-Monde) sont énumérés dans toute leur laideur. Le problème de l'eau potable («eau», p. 60) évoqué avec émotion dans «oasis» (p. 74), la famine qui vieillit prématurément («faim», p. 61), la pauvreté («latitudes», p. 70-71; «taudis», p. 81-83); le lavage de cerveau et le culte de la violence,

Qaeda
mot terrorisé
comme afrique (p. 77);

le meurtre inexcusable des enfants de la guerre ou leur torture («gamins», p. 62; «halte», p. 63-64), ne sont que quelques exemples de la violence excessive («rage», p. 78), dont les femmes sont les victimes marquées d'un silence révoltant («naissance», p. 73; «saccage», p. 79-80). En touchant aux causes plus profondes d'un mal omniprésent, l'auteure accuse les politiques absurdes, démentes et trompeuses, les politiciens corrompus, le pouvoir meurtrier de l'argent et les vénalités immodérées qui sévissent («jacasser», p. 66-67; «kafkaïen», p. 68-69; «u. a», p. 84-85).

Certes, Lise Gaboury-Diallo fait aussi valoir la beauté africaine, entre autres à travers la simplicité et la spontanéité des gestes et des paroles des enfants, comme l'histoire de Saliou, sosie du Mondo de Le Clézio («carnet», p. 57-58), ou l'exemple de Bémarième («danse», p. 59). La musique de la mémoire décrit un ailleurs plus simple mais plus juste («Wagner», p. 88-89). Néanmoins, devant ces mondes et ces êtres renversés, l'auteure s'avoue impuissante («vaincus», p. 86-87). Et si l'espace qui sépare le beau du laid, le bien du mal, est souvent infime, il existe un abîme entre certains êtres et certaines cultures, entre la vie et la mort. Dans un tel contexte, les notions d'endroit et d'envers sont-elles plausibles ou existent-elles véritablement («xanthie», p. 90; «y a...», p. 91)?

Dans la troisième partie, «les zones grises», l'auteure précise davantage ses pensées et conclut qu'au delà du moi et de l'autre, nous devons cultiver notre humanité. Ainsi, le voyage réel se dédouble d'un voyage intérieur, une quête mystique où la mort, une hantise au centre des propos de l'auteure, est infiniment liée à la vie («du seuil souterrain», p. 98; «huard», p. 103). L'amour revient aussi comme un exercice de métissage, à la fois physique et psychologique, qui, bien qu'incomplet et complexe, offre néanmoins un moyen de résistance contre les

vicissitudes de l'existence («au moins», p. 95; «cuivré», p. 97; «fusion», p. 100; «kumbaya», p. 106; «murmures», p. 109; «ruée», p. 114-115). Les activités journalistiques («où», p. 111), la danse («uuluulements», p. 118) et certains gestes anodins évoquent, à cet égard, la grâce, la beauté et le détachement, tout en mettant aussi en lumière l'empire des sens, source d'un bonheur simple («bu de la paume», p. 96; «iules», p. 104; «jujubes», p. 105; «quête», p. 113; «wuima», p. 121). La perception de l'autre dans toute son ambiguïté et ses mystères («superficiel», p. 116; «vu», p. 119), ou dans son mal le plus profond («guet-apens», p. 101-102; «zulu man», p. 126-127), demande donc compréhension, acceptation et humilité.

La prise de conscience de l'auteure devant un monde régi par une instabilité foncière provoque finalement une catharsis équilibrante: elle se reflète dans les poèmes les plus courts, qui comptent parmi les plus beaux du recueil. Ces esquisses de mises en abîme: la mouvance du moi et donc son instabilité foncière («approximations», p. 35), les saisons de l'amour («ardeur», p. 37), la rencontre de la beauté et de la laideur, («ïambe», p. 65), la littérature comme véhicule du voyage («eurêka», p. 99), le simple et complet abandon à l'autre («nue», p. 110), le défi auquel sont confrontés les êtres humains pour retrouver leur dignité humaine («yu», p. 125), frappent très vivement la conscience du lecteur. Le recueil *L'endroit et l'envers* appartient à une littérature très engagée.

Denis COMBET
Brandon University

LEBLANC, Charles (2008) *Des briques pour un vitrail: poèmes choisis*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 172 p. [ISBN: 978-2-923673-02-8]

Les premiers mots de la préface de ce recueil nous invitent à croire que «L'ÉCRITURE DE CHARLES LEBLANC DÉRANGE». Peut-être, si on se dérange assez facilement... Ce qui me dérange un peu, moi, c'est la facture de ce recueil.

Charles Leblanc a publié six recueils de poèmes aux Éditions du Blé. *Des briques pour un vitrail* n'est pas le septième – ou il l'est peut-être, je ne sais pas, difficile à dire. Car voici le dilemme: ce volume n'est pas un recueil d'inédits. Les lecteurs